

Allons, bonne nuit, tous, de façon à être frais et vaillants tandis que nos ennemis seront fourbus de leur travail de la nuit.

Ces discours du vieux chef, la bonhomie tranquille qu'il montrait avaient ranimé tous les cœurs.

Les guerriers qui pouvaient être appelés à combattre le lendemain allèrent vérifier rapidement l'état de leurs armes et se livrèrent ensuite au repos, joyeux d'avance de la supériorité qu'ils allaient certainement posséder sur les Anglais.

Leur vigueur compenserait leur infériorité comme nombre.

Après s'être adressé aux soldats, le commandant de la forteresse s'était rendu auprès des paysans, dans le quartier qui leur avait été réservé.

C'était dans les fortifications nouvelles ajoutées à l'ancienne tour féodale.

Là, le vieillard tint aussi un langage généreux et énergique.

Tous ceux à qui il s'adressait le connaissaient de longue date.

Son héroïsme calme et tranquille à l'heure actuelle, à côté de sa simplicité modeste d'autrefois, les enthousiasma.

— Nous combattrons avec les guerriers ! clamèrent ceux qui possédaient encore assez de vigueur pour tenir une arme dans leurs vieilles mains calleuses.

Une femme s'avança, jeune, belle et hardie :

— Avec votre autorisation, nous sortirons aussi, nous autres, pour ramasser les blessés. Et, à l'occasion, nous montrerons à ces étrangers ce que valent les mères et les femmes des guerriers d'Ecosse.

Un tumulte d'acclamations accueillit ces paroles.

Oui, les femmes d'Ecosse prouveraient le courage dont elles étaient capables, elles aussi.

Et le vieux chef parti, une ardente animation régna dans le quartier occupé par les laboureurs.

Les faux étaient emmanchées pour servir de piques, et aussi pour trancher les têtes : les épieux étaient appointés, les femmes préparaient des linges et beaucoup d'entre elles des haches et des couteaux, pour le cas où quelque soudard anglais tenterait de leur mettre la main dessus.

Une heure ou deux d'animation fébrile régna dans la forteresse, chacun terminant ses préparatifs pour le lendemain.

Puis le calme descendit peu à peu sur la vaillante garnison.

Selon la recommandation du sage et énergique vieillard qui la commandait, chacun était allé prélever par un repos nécessaire à l'engagement probable du lendemain.

Lui aussi s'était retiré dans la pièce qui lui servait de logement, afin de faire descendre la confiance dans l'esprit de tous en affectant la plus entière tranquillité.

En réalité, il ne dormait pas, écoutant les bruits confus qui continuaient à trahir le travail acharné des assiégeants.

XX. — LA DIANE

La fatigue avait fini par avoir raison du commandant de la Tour d'Avenel.

Lorsqu'il se réveilla, après une heure ou deux de sommeil, une teinte grise commençait à barrer l'horizon.

Le vieillard sauta hors de son lit et se dirigea aussitôt vers une meurtrière.

Une ombre confuse noyait encore les lignes ennemies.

On croyait discerner pourtant les arêtes rigides de fortifications là où rien n'existait encore la veille.

Martin s'arma à la hâte, passa autour de son col le cordon qui supportait son cor de commandement.

Et il se rendit sur le donjon.

De là, dès que le jour serait suffisant, il pourrait embrasser l'ensemble des travaux effectués par les Anglais.

— Maître, lui dit le guetteur, les goddem ont l'air d'avoir fait beaucoup de besogne, autant que j'en puis juger.

— Nous la leur déferons, voilà tout. Ce sera encore plus rapide !

L'horizon s'éclaircissait.

On entendait le sourd piétinement de nombreuses allées et venues dans les couloirs de la citadelle.

Les gardes montantes relevaient les postes de la nuit.

Chacun s'empressait aussi de se rendre sur le rempart, afin de se rendre compte du travail effectué par ennemis.

La conscience du péril avait sonné la diane.

Quand la clarté fut suffisante, une véritable stupéfaction se peignit sur tous les visages.

Les Anglais avaient réalisé un véritable tour de force.

A l'endroit où le terrain était nu, le jour précédent, un mur de deux mètres de hauteur déjà dessinait son arête abrupte.

Il s'élevait presque immédiatement au bord des tranchées.

Celles-ci même avaient dû être approfondies, à en juger par la quantité de terre rejetée du côté de la Tour d'Avenel.

Ces travaux avaient été combinés de façon à empêcher toute sortie de la part des défenseurs de la place.

La tranchée, profonde et large, servait de fossé.

Et ce fossé franchi, s'ils y parvenaient, ils n'auraient même pas la place nécessaire pour prendre pied sur l'autre bord.

Non seulement les défenseurs de la Tour d'Avenel étaient assiégés.

Mais, à partir de ce moment, ils se trouvaient emprisonnés dans leurs fortifications.

Le formidable mur d'enceinte élevé nuitamment par les partisans de Rumskorff était formé par les troncs d'arbres que le chef anglais préparait depuis huit jours.

D'énormes pieux, fichés en terre à une grande profondeur, les retenaient, les assujétissant.

Le rang extérieur était composé des arbres les plus gros.

Leur poids devait défier les efforts des Ecosseis pour les arracher.

Des troncs d'un diamètre moindre, de grosses branches formaient les autres rangs ; de la terre, versée entre les interstices, en faisait un ensemble réellement redoutable.

Des tas de bois, disposés de distance en distance, indiquaient, en outre, le projet des assiégeants de ne pas s'en tenir à ce qui était déjà construit.

Ils proposaient certainement d'élever leur mur à une hauteur considérable.

Les vétérans d'Avenel considéraient tout cela avec une prostration véritable.

Ils étaient définitivement prisonniers !

Du haut de son observatoire, Martin faisait les mêmes constatations.

— C'est un duel à mort, murmura-t-il lorsqu'il eut inspecté la position ennemie.

L'intention du chef anglais était visible :

Il allait enfermer absolument les Ecosseis. Sa muraille circulaire achevée, disposant d'un nombre d'hommes extrêmement supérieur à celui des assiégés, il n'aurait qu'à monter la garde derrière son inattaquable mur de bois et à attendre le jour où ses adversaires, décimés par la famine, capituleraient sans combattre.

Martin s'en rendit immédiatement compte.

Il fit donc appeler Morfeld le forgeron et les principaux chefs de bastion.

Ceux-ci répondirent aussitôt à son appel.

La gravité particulière de leur physionomie indiqua leur inquiétude au vieillard. Il ne voulut pas leur laisser voir ses appréhensions.

— Eh bien ! leur dit-il, je crois que nos adversaires nous ont préparé du bois pour nous chauffer durant l'hiver prochain.

— A moins qu'ils ne le destinent à confectionner des cercueils pour nous enterrer ! fit une voix.

— Eh quoi ! Clifford, oublies-tu que les guerriers n'ont que faire de cercueils et se contentent d'être ensevelis dans leur gloire, ou dans le drapeau qu'ils ont défendu ?

L'homme rougit. C'était un soldat irréprochable ; mais ce qu'il avait vu l'avait troublé. La tranquillité intrépide du vieillard lui fit honte.

— Maître, intervint Morfeld le forgeron, le père chapelain sollicite l'honneur de faire partie du conseil de guerre.

— Frères Jacques manie aussi bien la hache d'armes que le goupillon ; sa réclamation est juste : fais, le prévenir que nous l'attendons.

Le moine, qui se tenait à quelques pas, entra aussitôt, rayonnant.

— Par les saints canons d'Église, déclama-t-il dès la porte, on va combattre pour de bon, cette fois.

Son entrain amena un sourire sur les lèvres du vieux chef.

— En effet, dit-il. Nous ignorions à quel usage ces obstinés destinaient toutes leurs charpentes. Et ma foi, il faut reconnaître qu'ils ont rudement employé leur nuit. Mais des bras qui ont manié la pioche ou le marteau se lassent assez vite de manier l'épée.

— Attaquons-les donc avant qu'ils aient eu le temps de reprendre de nouvelles forces, appuya Morfeld.

— Oui, ne leur laissons pas le temps de respirer.

C'était le moine qui, ne rêvant que plaies et bosses, venait de prononcer ces dernières paroles avec son ardeur accoutumée.

Martin promena son regard sur l'assistance : devant l'ardeur de ceux qui venaient de parler, tous sentaient leur hésitation disparaître.

— Je ne crains pas la mort, émit enfin celui qui s'était déjà montré le moins enthousiaste, mais, maître, ne craignez-vous pas que nous n'allions nous enterrer dans leurs tranchées ? Ceux qui parviendront à les franchir sur le corps de leurs camarades n'iront-ils pas se casser la tête contre leurs énormes abattis à pic ?

Il eut à peine le temps d'achever.

— Leurs tranchées ! protesta l'accent enthousiaste du gros moine. Nous jetterons des ponts par-dessus. Et ensuite à la courte échelle,